



DINOPONERA / HOWL FACTORY
REVUE DE PRESSE



PURGE / 2018	P.3
DU SANG AUX LÈVRES / 2017	P.8
AKTS /2016	P.14
BOVARY, PIÈCE DE PROVINCE / 2014	P.17
ANTIKLIMA(X) / 2012	P.25
LIBERTÉ À BRÈME / 2010	P.34



PURGE
CRÉATION 2018

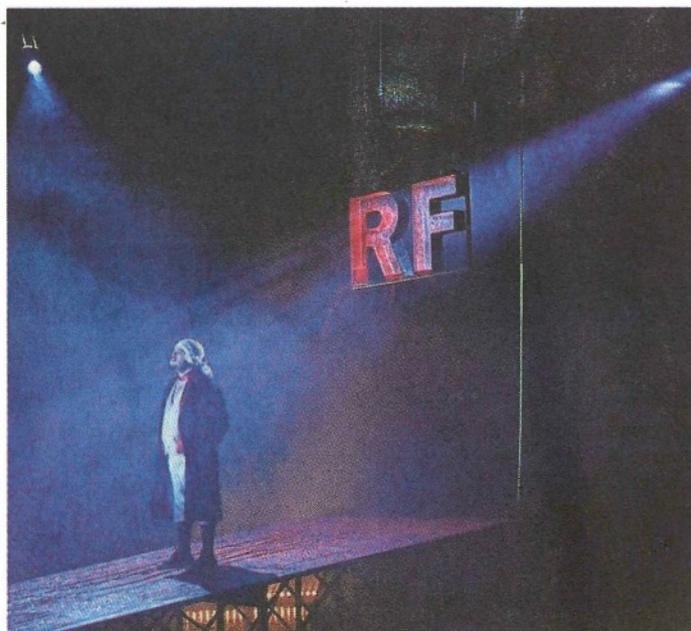
THÉÂTRE MUNICIPAL Comédie de l'Est

Cirque révolutionnaire

Second volet de la trilogie dite « L'état urgent » de Mathias Moritz, *Purge* bouscule les codes d'un théâtre plus classique pour évoquer de façon débridée les dérives du pouvoir quelle que soit son origine

C'EST UNE SCÈNE en ébullition qui accueille les spectateurs à leur entrée en salle ce mercredi, pour la première des deux représentations de *Purge*, proposée par la Comédie de l'Est au théâtre municipal.

Musique industrielle, corps agités et à demi dévêtus, projection de textes, fumigènes et drapeaux tricolores, suggèrent à la fois le chaos révolutionnaire et l'univers circassien. Débora Chérière, Antoine Descanville, Nicolas Mouzet-Tagawa, Vincent Portal animent un jeu un peu en dents de scie



Purge, toute la folie du pouvoir et du peuple. DOC.REMIS

cette révolution qui va être sanglante. Si Mathias Moritz emprunte un peu aux bouleversements esthétiques de la fin des années 60, sa mise en scène heurtée retranscrit puis-

samment le désordre. Une véritable fontaine de sang coule sur scène pour signifier la Terreur, et un intense moment chorégraphique illustrant la folie du pouvoir, mais aussi celle du peuple. Car si ni Robespierre, ni Danton ne sont des saints loin s'en faut, et comme le dit si justement le texte de Georg Büchner qui a inspiré *Purge* : ceux qui dénoncent les oppressions deviendront eux-mêmes les oppresseurs. Chacun désigne ses ennemis et finit par leur réserver un sort qui n'est jamais enviable.

Entre les discours politiques de cette première République, viennent se glisser quelques propos anachroniques et actuels. Peut-être pour nous dire que l'Histoire se renouvelle, et que le pouvoir fera toujours des victimes. ■

C.SCHNEIDER

**ANATOMIE BÜCHNER
À LEIPZIG LA SCHAUBÜHNE LINDENFELS
LANCE SON « FRAGMENT FESTIVAL BÜCHNER »**

La compagnie française Dinoponera / Howl Factory présente *Purge*, un spectacle créé durant le festival. La pièce, basée sur *La Mort de Danton*, constitue le second volet d'une *Trilogie de l'état urgent* imaginée par la troupe strasbourgeoise. La mise en scène de Mathias Moritz insiste sur le couple Danton / Robespierre dont il montre les distorsions. Il les enfonce comme des barbelés dans la chair d'aujourd'hui pour savoir si l'un des deux peut nous aider. Cette approche produit des turbulences fortes, tant dialectiques que politiques. Leur impact est d'autant plus retentissant que toute la représentation mise sur un taux d'énergie énorme.

La musique tremble, le brouillard s'insinue, les deux lettres R(épublique) F(rançaise) secrètent sans arrêt une eau rougeâtre.

Dans ce décor, Debora Cherièr, Antoine Descanville, Nicolas Mouzet et Vincent Portal, parfois mi-nus, parfois en perruques poudrées, engagent leurs textes comme s'ils les arrachaient des murs d'une falaise. Il en résulte une force scénique dont la performance ne néglige pas le point de vue de la racaille. Elle met en lumière le sang qui suinte aux fondements de l'occident, tout en remuant un couteau cruel dans nos plaies actuelles. Ou en livrant leurs croûtes aux ongles masochistes.

Quand les crues du plaisir de Danton se jettent dans l'ivresse sanglante de Robespierre, ce mélange met en jeu toute purgation. *Purge* est le temps fort du festival.

Theater Heute, Juillet 2018



Büchner des vanités - Magazine Poly

Par Thomas Flagel
3-4 minutes

La Dinoponera / Howl Factory de Mathias Moritz organise le Büchner Superstar Festival, versant strasbourgeois d'un cycle – entre Allemagne, Suisse et France – dédié au dramaturge par la Schaubühne Lindenfels Leipzig.

Une comète illuminant le ciel européen, brûlant sa vie à l'incandescence d'une soif de découvertes scientifiques, de révolution républico-anarcho-socialiste et de plongée dans l'âme humaine, ses affres, sa folie, ses amours et sa comédie. Tel était l'astre Georg Büchner dont la combustion s'arrêta en 1937, à tout juste 23 ans. Pour unique héritage, trois pièces de théâtre, dont une inachevée (*Woyzeck*) lorsqu'il est emporté par le typhus, une nouvelle (*Lenz*) et un pamphlet invitant les paysans à la révolte.

Woyzeck ou le souvenir

La Schaubühne Lindenfels Leipzig est invitée à présenter *Woyzeck, dernière scène, une place publique* (27/06-04/07). Un immense cube de six mètres, installé place Saint-Thomas, aux dimensions réelles de l'échafaud sur lequel Johann Christian Woyzeck fut supplicié en 1824. Sur la place du marché de Leipzig, 5 000 spectateurs se massèrent pour la dernière exécution publique de la ville. Ce projet de recherche théâtrale dans l'espace public contient une exposition à l'intérieur du cube, liant l'œuvre de Büchner avec des événements historiques et des questions morales. Il sert aussi de décor à la performance vidéo *Fragment machine. Un lieu public. Un échafaud* (27/06, 20h) dans laquelle des citations de ses textes invitent à une réflexion sur la peine capitale dans un flot d'images d'hier et d'aujourd'hui.

Purge

Pour sa part, Mathias Moritz propose le second volet de sa "trilogie de l'état urgent" débuté avec *Du Sang aux lèvres à l'automne dernier*¹. Le voilà qui s'inspire de *La Mort de Danton* (28 & 29/06, Théâtre de Hautepierre) dans une relecture où il se plaît à glisser les références populistes qui animent, aujourd'hui encore, les cercles du pouvoir et qu'agitent les figures les plus en vues à l'instar de Danton et Robespierre. Mœurs légères et intransigeances font plus qu'un écho à nos politiques tandis que les sans-dents grossissent les rangs des refoulés du progrès. Les symboles de la République se mêlent au sang de la Révolution que la Terreur ne manquera pas de faire couler, emportant les têtes des deux protagonistes. Dans un flot d'images de tribuns vacillants dans la fumée, l'heure est ici au débat d'idées, noyauté par celui des valeurs et des vertus dont il ne faut oublier qu'elles ont pour principal privilège, comme le disait Nietzsche, « d'apporter au bûcher d'un condamné son petit fagot à soi ».

¹ Lire *Show me a hero* dans Poly n°202 ou sur poly.fr

SCHAUBÜHNE LINDENFELS - Compagnie Dinoponera „Purge“

4-5 minutes

27 Avril

► 28 Avril 2018

Début : 20 h 00 | End : 20 h 00

27 Avril

► 28 Avril 2018

Début : 20 h 00 | End : 20 h 00

La Schaubühne Lindenfels accueille la Compagnie Dinoponera pour leur première allemande. Le groupe artistique présente leur pièce "Purge" d'après "La Mort de Danton" de Georg Büchner.

La Mort de Danton raconte le divorce sans merci de deux ténors de la Révolution, Danton et Robespierre. L'humanisme orgiaque de l'un prône la réconciliation, la raideur conceptuelle de l'autre veut la Terreur. Pendant le combat le peuple a faim. Ensuite le peuple a toujours faim. Les révolutionnaires modifient tout mais à la fin, il reste l'exploitation et la férocité. Ce que découvre Büchner c'est que le destin de l'action humaine n'est ni la jouissance ni la liberté mais la déception.

Dans cet espace amer Purge adapte trois moteurs. Le premier concerne les pierres d'attente qui connectent le texte de Büchner à des urgences d'aujourd'hui. Elles concernent par exemple la parité, l'avenir du corps humain ou les stratégies populistes.

Le second amplifie le matériau burlesque. Il bouscule le grand récit jusqu'au bord de la farce, jette le rire de l'acteur sur le vide de l'histoire et dit la fêlure des personnages. Le dernier manifeste sur scène l'univers imaginaire de la pièce. Il construit une poésie du silence dont la matière provient des éléments référentiels et rhétoriques mis en jeu par Büchner. Du Purge est la deuxième pièce de la Trilogie de l'Etat Urgent qui sera monté entre 2017 et 2019. Une production de Dinoponera / Howl Factory en coproduction avec la Comédie de l'Est - Colmar. Conçu durant le CYCLE BÜCHNER.

Aujourd'hui nous traversons „La Mort de Danton“ et sommes piqués par des flèches qui nous renvoient au présent.

Deux figures de proue de la Révolution française vont se heurter : d'un côté Danton, la chair flamboyante d'une nature hédoniste, d'un autre côté Robespierre, l'austerité glaciale qui clame son pesant de vertu. Une mise en scène à la croisée d'une poésie et d'une urgence réaliste : la dramaturgie de Büchner, ses métaphores et son acuité critique seront intensifiés et rapportés au présent. Les questions de Büchner deviennent notre. La France a-t-elle encore 100 ans d'avance ? Peut-on encore voir le fameux pays des droits de l'homme comme un modèle ? L'actuelle démocratie est-elle celle que nous voulons ?

La compagnie strasbourgeoise Dinoponera/Howl Factory met l'accent dans son travail sur l'histoire Européenne et en particulier sur l'histoire germanophone. Leurs mises en scène s'articulent autour des réalités européennes, des tensions entre le passé et le présent et d'une exigence théâtrale entre réalité et poésie, raison et imagination.

2 représentations les 27. et 28. Avril 2018

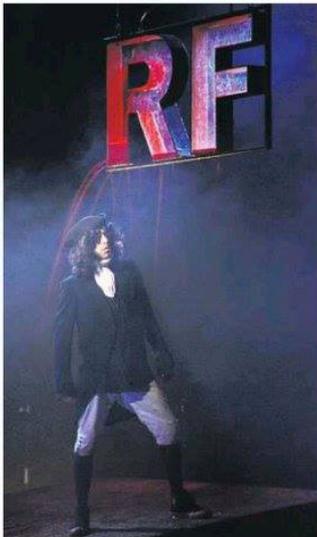
Informations und Réservations : www.schaubuehne.com

Torben Ibs, Leipziger Volkszeitung, 30 avril 2018.

Überwältigend und beglückend

„Purge“ hat in der Schaubühne Premiere und lässt keinen kalt

Leipziger Volkszeitung 30 avr. 2018 VON TORBEN IBS



Nach Büchners „Dantons Tod“: „Purge“ in der Schaubühne Lindenfels.

Bässe wummern, Nebel wabert und immer wieder klatschen die halb nackten Körper der vier Performer auf das schräge Bühnenpodest. Schon dieses Eingangsbild während des Einlasses zeigt, wohin die Reise gehen wird bei „Purge“, das im Rahmen des Bühnenfestivals an der Schaubühne am Freitag seine Weltpremiere feierte. Die Inszenierung der französischen Dinoponera/howl Factory ist der zweite Teil eines Zyklus „Trilogie des Ausnahmezustands“ und basiert auf Büchners Stück „Dan-

tons Tod“. Hier wird die französische Revolution durchgespielt anhand des ungleichen Paares Georges Danton, dem Aristokraten, der sich auf die Seite der Revolution geschlagen hat, und Maximilien de Robespierre, der mit seinem Wohlfahrtsausschuss die Tugend und Terrorherrschaft der Guillotine durchsetzt. Ausnahmezustand also.

Und der herrscht während der gesamten Inszenierung in der Regie von Mathias Moritz. Büchners Text dient allenfalls als Steinbruch, um einen Bühnenzauber voller Energie und dunklem Rausch zu entfesseln, wie ihn in Leipzig sonst nur Sebastian Hartmann im Programm hatte. Assoziationsreiche Sätze, gepaart mit aktuellen Anspielungen lassen eher an Heiner Müller denn Georg Büchner denken. Dabei setzt die französische Truppe – bestehend aus drei Männern und einer Frau – immer wieder auf starke Bilder, viel Nebel und eine ausgezeichnete Lichtführung, die César Godefroy verantwortet. Selten nur werden die großen Reden gegen das Volk in Richtung Publikum gehalten, sondern immer ins Abseits und dabei porentief von jeglichem Pathos bereinigt. Den Schrecken der Guillotine macht eine Wasserinstallation deutlich: Aus zwei großen Buch-

staben RF (Republique Française) fließt unaufhörlich und laut plätschernd rotes Wasser über das schräge Bühnenpodest, drum herum springen, spielen und rezitieren die Spieler ihre Texte, wobei der besondere Fokus eben auf dem Paar Danton und Robespierre sowie der Hure Marion liegt.

Dazwischen wabernd blitzt – ähnlich wie die beschmutzte Trikolore – immer die Frage nach der heutigen Möglichkeit und den Zielen von Revolution auf. Reicht es als Ziel, die 300 Milliardäre auszuschalten, die über die Mehrheit des Weltvermögens verfügen, oder wäre das nicht nur ein lustfeindlicher und neidgetriebener Akt ohne wirklich politisches Ziel? All dies wird freilich nicht ausformuliert, sondern angerissen und in den performativen Strudel geworfen, der gleich zum nächsten Punkt übergeht. Das Ergebnis ist ein assoziationsreicher Parforceritt, der niemanden kalt lässt und ebenso überwältigt wie beglückt. Große Kunst.

Ajouter un commentaire

Partager Commenter Sauvegar... Plus

Pour

Contre



ÉPOUSTOULANT ET CHARGÉ DE BONHEUR

Les basses grondent, le brouillard monte, le corps mi-nu des quatre performeurs se crashe sur l'estrade inclinée, et se recrashe inlassablement. Dès l'installation du public, la première image nous dit où *Purge* nous emmène. La pièce est présentée en première mondiale dans le cadre du festival Büchner, vendredi soir à la Schaubühne. Le spectacle, présenté par la troupe française de la Dinoponera/Howl Factory, est le second volet d'une *Trilogie de l'état urgent*, basé sur *La Mort de Danton* de Büchner. Ce qui est mis en jeu est un concentré de Révolution française dont le moteur est la différence qui oppose Danton à Robespierre. D'un côté le colosse épicurien de la Révolution (ardemment populaire et ambigu), de l'autre le rigoriste du Comité de salut public qui impose la dictature de la vertu (qu'il assimile à la terreur et à la guillotine). État d'urgence par conséquent.

Dans la mise en scène de Mathias Moritz l'urgence est manifeste à chaque instant. Le texte de Büchner est abordé comme un gisement. Il fournit de quoi déclencher une magie scénique pleine d'énergie et de sombres ivresses. On n'a rien vu de tel à Leipzig, si on met à part Sebastian Hartmann. Le texte résonne en riches associations. Des sentences couplées à l'actualité, font penser plus à Heiner Müller qu'à Georg Büchner. Ce faisant, la troupe française (trois hommes et une femme) mise sur la force de ses images, la recrudescence du brouillard et la remarquable régie lumière de César Godefroy. Les grands discours autour du peuple sont lancés hors-jeu, non pas face au public, ce qui les débarasse de tout pathos. La terreur de la guillotine est signifiée par un circuit hydraulique. Sans repos, de grandes lettres capitales RF (République Française) produisent une eau rouge qui dévale l'estrade en clapotant; autour les acteurs sautent, déclament, jouent leurs textes en détachant deux centres d'intérêt: le couple Danton/Robespierre et la prostituée Marion.

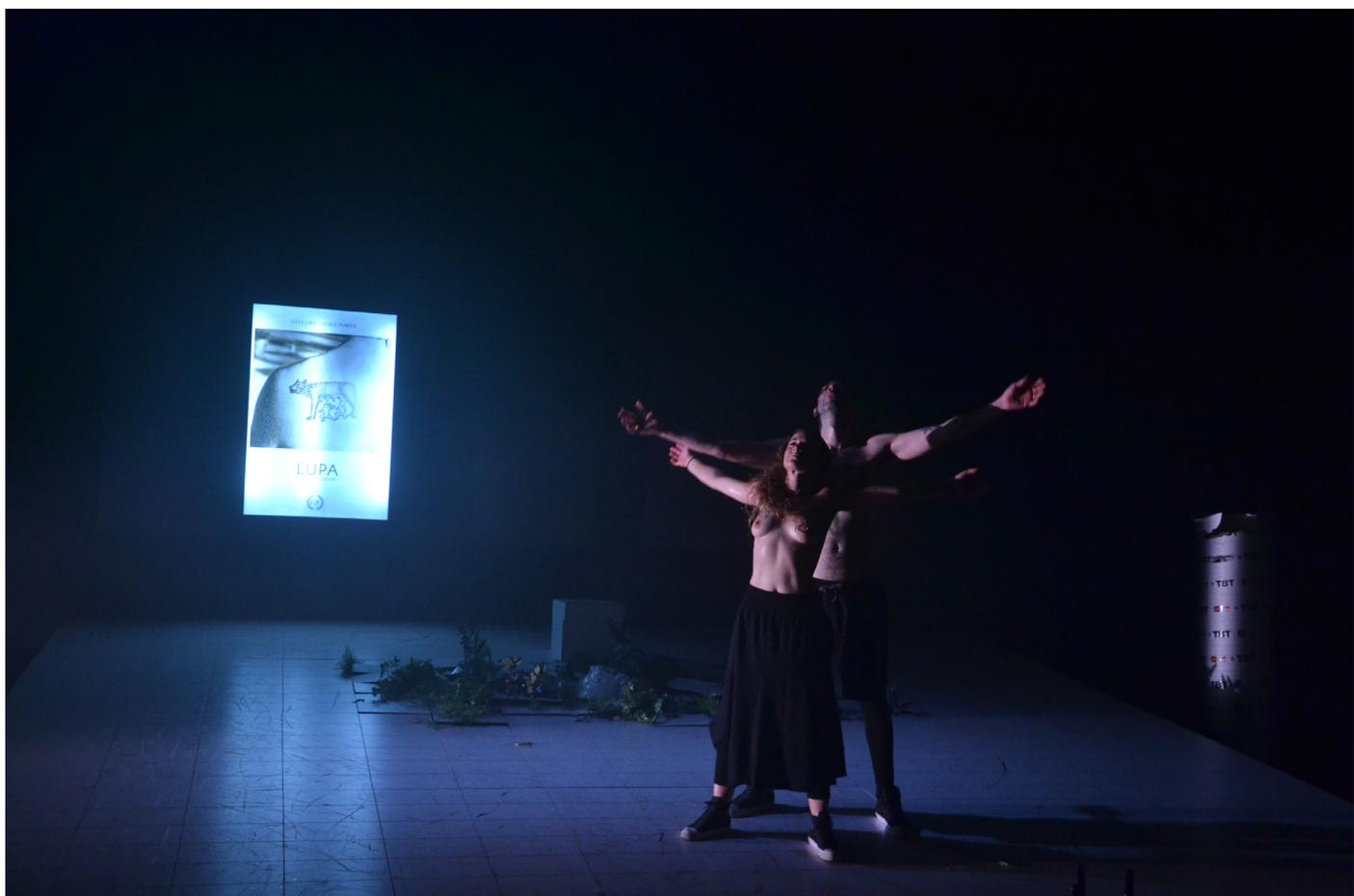
À l'instar d'un drapeau tricolore souillé qui flotte de loin en loin, une question vient flasher sans répit, celle de la possibilité, de la forme et du sens d'une révolution - aujourd'hui. Le but est-il de mettre hors d'état de nuire les 300 milliardaires qui jouissent de la majorité des ressources mondiales ou n'est-ce là qu'un acte cruel entaché de jalousie et de rancœur, sans aucune portée politique?

Sur scène l'effort ne porte pas sur la ciselure verbale. On formule des blocs critiques, on les projette dans le tourbillon de la performance et elle déborde aussitôt sur le point suivant. Il en résulte une chevauchée intense qui déjoue toute forme d'indifférence.

On en ressort époustouflés et ravis.

Du grand art.

Torben Ibs, **Leipziger Volkszeitung**, 30 avril 2018.



DU SANG AUX LÈVRES
CRÉATION 2017

Show me a hero

Auteur : Thomas Flagel

Date : 1 octobre 2017



Le talentueux **Mathias Moritz** inaugure une “trilogie de l’état urgent” avec la création ***Du Sang aux lèvres***. Une tragédie sur des êtres en crise, bousculant la figure contemporaine du héros.

À la lecture de cette pièce de Riad Gahmi, commandée par Mathias Moritz, nous sommes pris d’un vertige. Celui d’imaginer ce qu’aurait été cette histoire s’il n’avait pas fait, comme il l’affirme, une comédie... Invité par le metteur en scène strasbourgeois à écrire à partir de *Coriolan*, il explore dans un récit fragmenté – aux trajectoires de personnages enchâssées à la manière d’un Dennis Kelly ou du *Babel* d’Alejandro González Iñárritu – les ressorts intimes d’hommes dont l’ambition serait de se passer des femmes (et de leur mère), du peuple comme des urnes, et de ne célébrer que leur propre puissance. Bien sûr tout cela ne pourra que finir mal, comme chez Shakespeare. Dans la France d’aujourd’hui où les fous font feu tandis que nos garde-fous n’ont pas fait long feu, un jeune couple un peu paumé se débrouille comme il peut pour survivre avec les allocs, décrocher de la came. L’imprévisible Franck, dont la rage gronde, fasciné par la rigueur japonaise du code des samouraïs et l’honneur à trouver jusque dans la mort, a mis en cloque sa très jeune petite amie, Lou. Peut-être la seule héroïne de l’histoire, « *celle qui panse son monde* », confie Mathias Moritz. Il vit la même relation trouble, de dépendance affective et de rejet que Coriolan avec sa mère.



Quant à Mylène, l'assistante sociale pleine de préjugés racistes et de misères ordinaires, elle exerce son petit pouvoir à la manière d'un kapo, se réfugiant derrière les règles et la loi. Ce tableau guère reluisant mais non moins véridique des réalités sociales et du chaos des relations humaines à l'œuvre dans notre société bascule avec l'irruption (fantasmée ? rêvée ? déformée ?) de Batman et Henri Ducard, alias Ra's El Ghul, le grand manipulateur et méchant patenté du *Batman Begins* de Christopher Nolan. Nous plongeons dans les méandres d'amalgames entre bien et mal, courage jusqu'aboutiste de se fier à ses idéaux ou confiance en l'Humanité.

« *Franck se construit sa propre mythologie, avec des bouts de ce qui l'entoure pour faire face à la violence qu'il subit : un film qu'il adore, fasciné par La Ligue des ombres voulant laisser s'entretuer les sujets des sociétés décadentes, des vidéos d'exécutions par Daesh, une foi en quelque chose donnant un sens, une rigueur... Tout cela le fait basculer dans une folie meurtrière* », affirme celui qui s'attache à ne pas faire de lui « *un simple con ou un sale type* ».

Dans la lignée du travail de sa compagnie, la Dinoponera / Howl Factory, les comédiens, jupes japonisantes noires et torsos nus sur un plan incliné entouré de conduits d'aération inachevés, sont mis à rude épreuve par une routine hyper physique les plaçant dans un état d'épuisement lorsque débute la pièce. La suite sera sang et larmes.

Au Taps Scala (Strasbourg), du 3 au 8 octobre

taps.strasbourg.eu

Au Théâtre Ici et Là (Mancieulles), mardi 10 et mercredi 11 octobre

theatreicietla.com

Au Théâtre de Charleville-Mézières, mardi 17 et mercredi 18 octobre

charleville-mezieres.fr

À L'Espace 110 (Illzach), samedi 25 novembre

espace110.org

dinoponera.com

ILLZACH Scènes d'Automne en Alsace **« Du sang aux lèvres »**



Une pièce qui s'inspire du « Coriolan » de Shakespeare. D.R.

La pièce "Du sang aux lèvres" de la compagnie strasbourgeoise Dinoponera/Howl Factory, sera présentée samedi 25 novembre à 20h à l'Espace 110. Ce spectacle est proposé dans le cadre de l'événement Scènes d'Automne en Alsace, pour lequel cinq structures culturelles s'unissent afin de soutenir la création artistique régionale et proposer au public un parcours pluridisciplinaire, mêlant théâtre, marionnette, danse et musique. "Du sang aux lèvres" est un

spectacle mis en scène par Mathias Moritz, d'après un texte de Riad Gahmi. Lequel s'est lui-même inspiré des thématiques de la pièce de Shakespeare, "Coriolan", telles le goût de l'héroïsme, l'apologie de la violence et de la virilité. Trois acteurs et trois actrices donnent vie à une pièce résolument d'actualité.

C.S.C.

► Samedi 25 novembre à 20h à l'Espace 110 d'Illzach. Durée : 2h
Tarifs : 18 € ; 15 € ; 5,50 €.

« Du sang aux lèvres », création entre ombre et lumière

Mathias Moritz est un metteur en scène autodidacte strasbourgeois qui a créé la compagnie Dinoponera/Howl factory il y a une dizaine d'années. Il présentera sa nouvelle création « Du sang aux lèvres », ce samedi à l'Espace 110 à Illzach. Rencontre.

Dominique Thuet

Du sang aux lèvres sera joué dans le cadre de Scènes d'automne en Alsace, qui propose au public de suivre des compagnies émergentes et de découvrir leurs créations dans cinq lieux institutionnels du Haut-Rhin : la Filature, le Créa, la Comédie de l'Est, le Relais et l'Espace 110.

« Nous voulons défendre des textes d'écrivains contemporains et même si certains nous disent : "c'est sombre", nous avons envie de parler du monde, de sortir les gens d'un certain confort et de rendre la culture accessible à tous, s'enthousiasme Thomas Röss, directeur de l'Espace 110. J'ai rencontré Mathias à plusieurs reprises et j'ai repéré chez lui quelque chose qui tient du génie. Il est cadré, sérieux, intelligent, simple, généreux et hypersensible. Son travail explose, emmène dans plein d'endroits différents, la pièce se met en place comme un puzzle et à la fin on a tout saisi, tout vu, tout entendu. Sa troupe, ce sont des artistes convaincus et convaincants. Avec



Mathias Moritz, metteur en scène de la compagnie Dinoponera/Howl factory, sur la scène de l'Espace 110.

Photo L'Alsace/Darek Szuster

cette pièce, nous avons une vraie œuvre d'art qui se déroule devant nous et plein d'émotions montent en nous, que nous avons envie de partager. Entendre les choses, les comprendre, les vivre, en discuter, c'est aussi ça être citoyen. »

Les grandes œuvres ne naissent pas du bonheur mais de la turbulence.

L'idée de cette première pièce d'une trilogie « de l'État urgent » a germé après les attentats et l'instauration de l'état d'urgence. « *Que pouvons-nous faire au théâtre aujourd'hui, en parlant des choses qui sont de maintenant ?* interroge Mathias Moritz. *À partir de Coriolan de Shakespeare, j'ai passé commande à un jeune auteur libyen, Riad Gahmi, pour*

une réécriture. Cet été à l'Espace 110, la pièce a pris forme. Coriolan est devenu Franck, ce personnage central qu'on remplit de tant de choses qu'il déborde et pète les plombs car personne n'est là pour lui dire : "Respire, ça va exploser !" Sans dévoiler la pièce, on peut dire que nous avons beaucoup travaillé la multiplication des points de vue : qui est le bon ? Le méchant ? Qu'est-ce que c'est de ne pas avoir de père ? La vie à deux ? Être célibataire ? Et il y a aussi cette peur ambiante et la certitude que des Franck, il y en a plein. Mais c'est aussi une pièce drôle, il y a des soirs où ça rit beaucoup, la salle est dans le soutien, il se passe quelque chose. Il est important de se permettre de rire. Et puis il y en a d'autres, où les spectateurs n'osent pas, par crainte ! »

Du sang aux lèvres, une pièce terriblement actuelle, à voir... de toute urgence !

Y ALLER Samedi 25 novembre à 20 h à l'Espace 110, 1 avenue des Rives-de-Ill à Illzach. Renseignements au 03.89.52.18.81.



AKTS
CRÉATION 2016



le miroir de la terreur

Après une version au long cours de *Madame Bovary*¹, le metteur en scène **Mathias Moritz** crée **AKTS** d'après Lars Norén. Un huis clos oppressant où plane l'ombre de la torture des membres de la Fraction Armée Rouge dans les geôles allemandes.

Par Thomas Flagel
Photo de Benoît Linder pour Poly

Au Taps Laiterie (Strasbourg),
du 19 au 23 janvier
03 88 34 10 36
www.taps.strasbourg.eu

¹ Lire *Le Comédien malgré lui* dans Poly n°172 ou sur www.poly.fr

² Voir ses mises en scène de Werner Schwab (*Antiklima* (X), Poly n°149) ou Fassbinder (*Liberté à Brême*) www.dinoponera.com

Pas d'étoile rouge sur laquelle se détache un AK-47, ni de reproduction d'une cellule insonorisée utilisée par l'appareil répressif étatique d'Allemagne de l'Ouest pour plonger dans la folie les membres de la RAF. « *C'est ma pièce la plus sage* », assure Mathias Moritz. « *Peu d'accessoires, peu d'images. Des néons, des menottes dans un coin et une bande son qui monte en puissance. On chantonne en pull jaune et noir à carreaux, mime quelques bombes* », glisse-t-il, sourire aux lèvres. Rien de bien méchant. Une esthétique guidée par l'envie de revenir, comme toujours dans le travail de sa compagnie La Dinoponera², à l'essence même du texte et de la langue en retravaillant les traductions. « *Le dramaturge suédois Lars Norén a écrit Acte pour la radio, ses longueurs marchent sur le didactisme de l'oreille plus que pour un plateau. En comparant la traduction à l'original, on s'est rendu compte qu'un tiers du texte est manquant. Nous en réinjectons l'essence, tout comme les dates citées qui sont toutes des références à l'Allemagne nazie, au Stalinisme et à la Rote Ar-*

mee Fraktion. » La Bande à Baader-Meinhof n'est pas explicitement citée, mais c'est bien le traitement de ses membres en prison qui est ici au cœur de la pièce. Deux comédiens entrent dans une salle de répétitions. Lino au sol, murs en bois. Textes en main ils jouent les trois premières scènes du rapport de force de ce huis clos entre un homme – dont on ne sait s'il est un garde de prison, un médecin ou un membre des services secrets chargé de sa torture – et une détenue bien décidée à lui résister. Le metteur en scène invente les doubles des personnages, troublant le jeu et la réalité de ce à quoi nous assistons, nous questionnant sur « *cette génération de révolutionnaires : avait-elle besoin de ses bourreaux pour exister ? Et si le docteur n'était qu'un fantasme de la prisonnière, nécessaire pour l'aider à tenir ? Plus généralement, il importe aussi d'invoquer la fiction pour se demander si l'on peut accepter ou pas, avec le recul, que la RAF ait eu quelque chose d'important à défendre et accepter qu'ils en soient venus aux armes ?* » ■

DNA, vendredi 22 janvier 2016

« Radiographie d'une époque, manifeste social et artistique, cri d'amour et de haine, *Akts* est tout cela à la fois. La compagnie Dinoponera/Howl Factory frappe un nouveau coup, puissant, avec ce texte librement adapté de Lars Norén.

On n'en sort pas indemne. Ça dérange, ça met mal à l'aise, ça angoisse. Et, nécessairement, ça interpelle. Puis, c'est troublant comment une pièce écrite en 2001 inspirée de l'Allemagne des années 70, terrorisée par la bande d'Andreas Baader, nous percute quinze ans plus tard de plein fouet.

Pourtant, ça démarre banalement. Une mise en abîme avec une répétition de théâtre.

L'espace scénique – brillamment redéfini par Arnaud Verley – reproduit une salle. Froide, fonctionnelle. Salle de répétition, dans un premier temps. Puis, espace de torture. Une table métallique qui prend au fur et à mesure ses fonctions comme un véritable personnage, une porte décalée qui rend l'accès (et la sortie) inconfortable. Deux néons capricieux qui prennent également leur part de jeu. Puis, un espace sonore – singulier et terriblement efficace signé Nicolas Lutz – qui n'est pas en reste.

Au fond du couloir, une affiche – prémonition ou/et hommage – de *Massacre à Paris*, la mise en scène de Chéreau en 1972 au Théâtre national populaire (TNP) de Villeurbanne.

Ici, tout est symbole. Chaque respiration, chaque doigt qui pointe, chaque lumière qui s'éteint. Au cœur du dispositif, un homme et une femme. Elle (puissante incarnation de Debora Chérière), terroriste, condamnée à mort. Lui (déconcertante personnification par Vincent Portal), médecin. Il est là pour délivrer un dernier contrôle médical. Tous deux victimes et bourreaux à la fois. Leur destin est déjà joué. À leurs côtés, deux autres personnages – alter egos – portés par Pauline Rollet et Walter Ponzo. Tout est sombre. Et, détrompez-vous si parfois une douce chanson émerge...

Sans être plombant, c'est noir, rageur et puissant. »



BOVARY, PIÈCE DE PROVINCE
CRÉATION 2014

DNA, 11 décembre 2014

« On peut ne pas adhérer au style tonitruant, ravageur du metteur en scène strasbourgeois Mathias Moritz. Mais on ne peut que reconnaître son engagement pour le théâtre. Un théâtre d'action qui empêche le spectateur de s'abandonner à l'aisance et l'émotion pour le maintenir toujours actif, semblable à un acteur sur le qui-vive. On se doutait qu'il allait éviter l'écueil du drame illustratif. En sous-titrant son adaptation «pièce de province», le metteur en scène signale sa volonté de cerner les ennuis d'un monde ancien menacé par l'actuel capitalisme financier qui s'infiltré au cœur de la pièce par diverses adresses au public, dans un déploiement d'énergie de vaudeville grotesque aux images saisissantes, fracassantes et fragmentées.

L'autre trame qui transparaît clairement, c'est la poétique puissante de l'acteur. Dans une mise en abyme, la Dinoponera remet continûment en scène la fabrique même de son théâtre. Qui trouve dans le personnage d'Emma, l'idéal reflet. «À quoi bon jouer», dit l'héroïne qui n'est qu'un canular aux yeux des hommes. Un artefact, une illusion comme l'acteur. Plus inattendu, c'est dans l'autre Bovary, Charles, que couve le désir de jouer. C'est ainsi que l'acteur imagine le metteur en scène qui opère par courts-circuits, zébrant d'éclairs le texte en procédant par ellipses et sous-textes contemporains qui actualisent et radicalisent la charge critique et politique flaubertienne.

Durant 3 h 20, cette démesure n'épargne personne, redonnant au théâtre son essentiel : être ensemble notamment auprès des jeunes spectateurs, qui trouvent dans cette lecture innovante et plus proche de leurs codes, une porte d'entrée idéale dans le roman-fleuve de Flaubert. »

MyMulhouse, 10 novembre 2014

« J'ai rarement vu quelque chose d'aussi précis et abouti dans une pièce de théâtre. Tout était réfléchi, pensé, calculé, presque millimétré. Je n'ai pu m'empêcher de trouver une vraie ressemblance avec le travail du réalisateur culte Ed Wood. Je pense qu'il y a une certaine dose de folie, et donc de génie dans cette pièce. »

Le Comédien malgré lui

Auteur : Thomas Flagel

Date : 4 novembre 2014



Le metteur en scène [Mathias Moritz](#) s'attaque au plus célèbre roman de Flaubert. [Bovary, pièce de province](#) tord le cou aux idées reçues et se concentre sur un drame fait de grands renoncements et de petits rêves d'ailleurs balayés par les carcans sociaux.

Au milieu du XIX^e siècle, les fourches caudines de la censure condamnaient [Gustave Flaubert](#) pour outrage à la morale publique et religieuse ainsi qu'aux bonnes mœurs. [Madame Bovary](#) avec son héroïne rêvant d'ailleurs plus joyeux dans les bras d'amants indolents et jamais assez satisfaisants n'était pas "acceptable". De quoi séduire un Mathias Moritz toujours avide d'écritures dérangeantes – qui nous avait laissé sur une création autour de [Werner Schwab](#) au [Maillon](#) [1. Voir notre article sur [Antiklima \(X\)](#) dans *Poly* n°149 ou sur www.poly.fr]. Lui qui voulait monter [Guignol's band](#) de [Céline](#), se frottant à la frilosité générale des programmeurs hexagonaux, s'est retranché sur ce grand classique de la littérature. « *Comme chez Pierre Guyotat, il y a une invention de la langue. Charles Bovary traverse tout le roman depuis sa naissance jusqu'à sa mort. L'œuvre tourne autour de lui mais personne ne le désire jamais. Ni Renoir, ni Minnelli, ni Chabrol ne s'en préoccupent vraiment : il est souvent un nigaud antipathique, on ne peut qu'être désolé pour lui. Pourtant, il avait de l'ambition avant d'être bridé. Théâtralement, je le traite comme quelqu'un qui voulait être un comédien mais qui, renvoyé réfléchir dans sa chambre par son père, décide de devenir médecin en baissant la tête* », confie-t-il. Ce renoncement en fait « *un grand comédien malgré lui, plaçant de la passion dans ce qu'il fait, malgré sa*

décision initiale. »



© David Betzinger

Le metteur en scène approchant la trentaine « *aurait pu faire Notre Bovary, une heure de spectacle avec cinq comédiens parlant de l'essence du livre* ». Il a préféré la linéarité dans une réécriture de son cru prenant en compte les brouillons originaux de Flaubert. Un peu moins de trois heures de spectacle mêlant scènes de boulevard et moments psychologiques pour onze comédiens au plateau, comme autant de destins possibles, chaque acteur s'emparant de trois ou quatre rôles. « *Je suis dans une simplicité exemplaire, en train de réinventer le théâtre austère* », assène-t-il goguenard. Tous les artifices du théâtre contemporain sont réunis : la vidéo « *même si je m'en méfie* », les fausses fins, les chansons (Freddie Mercury, Modern Talking...) chantées en français, etc. Dans une scénographie d'intérieur datée laissant petit à petit place au « *chaos d'un lieu anachronique et inidentifiable* », la matrice de l'industrie se développe au fil de la pièce, jetant les bases actuelles de notre monde : folie dépensière et endettement d'Emma Bovary, angoisse de l'avenir et vacuité certaine des êtres qui ne doivent « *ni faire pleurer dans les chaumières ni sombrer dans trop de pathétique* ».

**À Mulhouse, à La Filature (dans le cadre [Scènes d'automne en Alsace](#)), du 4 au 6 novembre
03 89 36 28 28 – www.lafilature.org**

**À Strasbourg, au Théâtre de Hautepierre, du 11 au 13 décembre
03 88 27 61 81 – www.maillon.eu**

BOÏSE | FESTIVAL

Bovary, fresque théâtrale

La compagnie Dinoponera/Howl Factory est actuellement en résidence à la Filature pour sa nouvelle création présentée la semaine prochaine, « Bovary ». Le premier rendez-vous du festival Scènes d'automne en Alsace.

Frédérique Meichler

La compagnie Dinoponera/Howl Factory a pris possession, ces derniers jours, de la salle modulable de la Filature à Mulhouse pour peaufiner sa nouvelle création qui sera présentée la semaine prochaine.

Une adaptation de *Madame Bovary* par le fondateur de la compagnie, Mathias Moritz. Ce jeune Strasbourgeois, 30 ans, homme de théâtre autodidacte, n'hésite pas à parler de péplum. Cette adaptation théâtrale du roman de Flaubert est une véritable fresque avec plus de onze comédiens sur scène (qui incarnent 48 personnages), quatre tableaux (mariage, bal, foire exposition, opéra), des décors d'opéra, des costumes, des perruques, beaucoup de musique, 3 h 20 de théâtre intense...

« Explorer la chair du monde, ses intensités »

Mathias Moritz est entré en théâtre à l'âge de 8 ans, en fréquentant l'école du spectateur du Maillon. Le théâtre ne l'a plus lâché. À 17 ans, en rupture de lycée, il cherche les moyens d'agir. La compagnie Dinoponera naît d'un constat : « Je n'étais pas assez mature pour entrer au TNS, je ne me voyais pas au conservatoire. » Il griffonne une affiche qu'il colle dans les bars et sur les murs de la ville : « Jeune équipe ambitieuse cherche acteurs ». À sa grande surprise, les candidats affluent, tous passionnés. « Je me suis retrouvé metteur en scène malgré moi. » La jeune compagnie élit domicile au Molodoï, lieu culturel alternatif strasbourgeois. La troupe revendique un théâtre politique. « Nous avons tous choisi le théâtre pour nous opposer au monde blessant et retrouver, dans cet écart, la porte renouvelée du monde. » Un théâtre qui « sonde le monde contemporain », « explore la chair du monde et ses intensités ». Mathias Moritz et ses compagnons s'inscrivent dans la radicalité et « la recherche obstinée du théâtre ». Une déclaration d'intention pour le moins alléchante.

La compagnie enchaîne les créa-



La compagnie Dinoponera/Howl Factory donnera trois représentations de sa nouvelle création, la semaine prochaine à la Filature. Le spectacle sera rejoué en décembre au Maillon à Strasbourg. Photos L'Alsace/Darek Szuster

tions et fidélise son public. Entrée libre, recette au chapeau. Ils vivent d'amour et d'eau fraîche. En 2006, la Dinoponera – un nom choisi au hasard en ouvrant le « Libé » du jour, « C'est une fourmi géante, sadique mais honnête, ça me plaisait assez », confie Mathias Moritz – décide de se professionnaliser et colle Howl Factory à son nom. « On se revendique vraiment comme une troupe, avec toujours le même noyau d'une vingtaine de personnes qui sont devenues des supers amis... Les nouveaux qui intègrent le groupe ont toujours des liens forts

avec l'un d'entre nous. »

La compagnie travaille là où on l'accueille. Après Fassbinder, Werner Schwab, Maeterlink ou ses propres pièces, Mathias Moritz choisit Flaubert comme un défi. « Le premier défi, c'est de tout raconter, j'ai fait le choix de l'intégralité, c'est nécessaire pour développer du sentiment ». Mathieu Moritz avoue que lorsqu'il a été obligé de lire *Madame Bovary* au lycée, il est passé à côté. Il espère que son approche théâtrale décapante réconciliera les lycéens spectateurs avec Flaubert.



Mathias Moritz, fondateur de la Dinoponera.

« C'est une histoire de puissants qui manipulent des nigauds. Il y a de l'humour, du burlesque, du tragique et du psychologique. »

« C'est notre Bovary »

On dit tout mais on ne devrait pas s'ennuyer. Il y a la lecture contemporaine de l'œuvre et bien sûr, la lecture personnelle. « Nous sommes une jeune équipe qui s'attaque à un monument du patrimoine littéraire français. C'est notre Bovary, tout en respectant Flaubert... Flaubert disait, *Madame Bovary, c'est moi. Flaubert, c'est nous. On accepte l'héritage d'être l'auteur de notre création.* »

Et si Emma Bovary est au centre de l'œuvre de Flaubert, Mathias Moritz veut faire entendre le sous-texte qui fait peut-être de Charles Bovary le véritable héros de l'histoire. Et peut-être, son admiration pour cet homme qui, après avoir subi toutes les humiliations, continue à aimer, passionnément.

Y ALLER « Bovary », les 4, 5 et 6 novembre à 19 h à la Filature, 20 allée Nathan-Katz à Mulhouse. Réservations, Tél. 03.89.36.28.28.

MULHOUSE, STRASBOURG Dinoponera/Howl Factory à La Filature

L'autre Bovary, Charles

Aussi audacieuse que risquée, la nouvelle création de Mathias Moritz et les 19 comédiens de la Dinoponera invente un rapport inédit à la représentation du monumental drame flaubertien, *Madame Bovary*. Porté par un souffle épique, un récit linéaire s'incarne autour de la figure de Charles, et cerne la montée en puissance d'un capitalisme cynique et guerrier.

Il fallait oser. Inscire dans la mythologie de la singulière Dinoponera Howl/Factory, le drame de Gustave Flaubert, *Madame Bovary*. Son chef de troupe, le Strasbourgeois Mathias Moritz évoque le nouvel âge de la Dinoponera. Après un cycle germanique – Fassbinder, *Liberté à Brême*, Werner Schwab, *Antiklima (X)* – « la troupe, dit le metteur en scène, place aujourd'hui son identité dans un monument scénique ». Mais l'attaque par une nouvelle face.

Paru en 1857, le roman flaubertien porte en sous-titre, mœurs de province. Précédant le travail de plateau, Mathias Moritz s'est mis en quête de ses origines scripturaires. Lisant la correspondance de Flaubert, cherchant les brouillons. Il s'est aussi appuyé sur les interprétations de Zola, des cinéastes Jean Renoir, du russe Alexandre Sokourov.

D'entre ces écrans de mémoires, ces paroles gravées et inoubliables, Mathias Moritz fait le pari d'un récit linéaire, porté en deux actes par un souffle épique. Au prisme du personnage de Charles Bovary, le metteur en scène active un nouveau rapport à la représentation du drame. En son titre même, *Bovary, pièce de province* cadre une peinture des mœurs, une époque où s'affirme la montée d'un capitalisme consumériste, militariste et nationaliste préfigurant



Bovary, pièce de province coproduite par La Filature & Le Maillon. (PHOTO DAVID BETZINGER)

après la défaite de Sedan, la bou cherie de la Grande Guerre. L'angoisse de l'avenir, le vide sidéral qu'engendre une idéologie néolibérale vue comme un système d'oppression à travers l'endettement et la rhétorique sécuritaire. Et le sexe outil malgré lui, de la société capitaliste, avec la mort omniprésente.

Décrit par Emma, comme un « homme qui était plat comme un trottoir de rue », Charles refiguré par le metteur en scène n'a pas abandonné ses rêves de théâtre. Le spectacle s'ouvre sur l'enfance de M. Bovary. « Charles est l'épilogue, la conclusion de tout le drame »,

postule Mathias Moritz. « Dans une construction pyramidale, Emma chute très vite, c'est une passagère du récit ».

Infléchir donc l'existence de Charles. Et comme la vie, c'est du théâtre, Charles joue au docteur, au mari, à l'imbécile. Un pré-texte pour la Dinoponera de continuer à interroger la fabrique du théâtre. Emma, elle, ne veut pas jouer mais jouir. Se sentir vivante. La pièce n'élucide pas plus le mystère qui entoure la couleur de ses yeux. Brun, ils bleussent à l'approche de l'issue fatale.

Par-delà l'écriture de plateau, la Dinoponera de Mathias Moritz reven-

dique une éthique partagée de longue date. Aussi Claire Rappin, issue du groupe 38 de l'école du TNS, comme Antoine Descanville qui incarnent Emma et Charles, ou encore Vincent Portal qui a joué le frère de Mariel dans *Antiklima (X)* et trouve son prolongement à la française dans le rôle de l'odieux pharmacien Homais, mettent radicalement leur corps en exécution sur scène. Où 48 personnages – dont les amants, Léon Dupuis et Rodolphe Boulanger, les habitants de Yonville – sont incarnés par 19 comédiens. Et pour la première fois, Mathias Moritz joue avec des costumes d'époque, des postiches

et des moustaches.

Dans le terreau de la langue de Flaubert, Mathias Moritz élève des murs, déconstruit et subvertit. Portée par un élan primesautier, la pièce hérite des traits d'humour flaubertiens, réactive une charge ravageuse. Qui valut à son auteur d'être jugé pour « outrage à la morale publique et religieuse et outrage aux bonnes mœurs ».

Quatre fresques – le mariage, le bal, la foire-exposition, l'opéra à Rouen – posent la tension d'un réalisme nu, d'une poésie puissante. Confiées initialement à Matthieu Ferry, les lumières travaillent la scène latéralement quand le son spatialisé et la musique jouée live au saxophone par Octave Moritz, déjouent nos attentes. Alternant les hits de Queen, de Modern Talking d'un musical à la Broadway, à la comédie *Un jour mon prince viendra*. Composite, organique, *Bovary, pièce de province* déroute plus encore après l'entracte, notre logique boiteuse. Dans le désir, la force et l'impudence. ■

VENERANDA PALADINO

► Les 4, 5 et 6 novembre à 19h à La Filature, à Mulhouse. Et les 11, 12 et 13 décembre à 20h30 au Maillon-Wacken, à Strasbourg. Durée: 3h, avec entracte. Écouter l'intégralité de l'entretien avec Mathias Moritz sur dna.fr @ www.lafilature.org, maillon.eu

THÉÂTRE

Bovary, version érotico-pop

Mathias Moritz, fondateur et metteur en scène de la compagnie strasbourgeoise Dinoponera/Howl Factory, aime les choses en grand et fait du roman de Flaubert un show tonitruant, comico-tragique.

Frédérique Meichler

Il avait prévenu : dans *Bovary*, adaptation du roman de Gustave Flaubert, Mathias Moritz décide de tout raconter, « sauf qui a volé les pommes de terre... ». L'intégralité de l'œuvre, de la première à la dernière ligne. De l'entrée à l'école du petit Charles et les premières humiliations vécues dans la classe de Monsieur Roger jusqu'à l'ultime instant où il tombe de sa chaise et meurt, terrassé par le chagrin, une mèche d'Emma dans ses mains.

Le metteur en scène choisit des moments clés de l'histoire qu'il livre fidèlement, à la virgule près, comme des petits cailloux semés sur la route du spectateur.

Pour le reste, il procède par ellipses, raconte ou résume peu, rajoute un sous-texte contemporain, se détachant radicalement de l'écriture suggestive et mesurée de Flaubert pour en donner une interprétation érotique brûlante, n'hésitant pas à recourir à la trivialité dans le langage comme dans le jeu. Les acteurs jouent et disent tout haut ce que Flaubert pense tout bas. Ou ce que Moritz considère que Flaubert pense tout bas...

Autre parti pris de l'auteur metteur en scène : celui de faire de cette histoire un grand show pop, une fresque qui s'apparente à une tragicomédie musicale où les airs d'opéra côtoient des tubes de Queen et la variété, dans un mix de bandes sonores et d'interpréta-



La dernière représentation mulhousienne de « *Bovary, pièce de province* » par la Cie Dinoponera/Howl Factory a lieu ce soir à 19 h dans la salle modulable de la Filature.

Photo L'Alsace/Darek Szuster

tion « live ». Ça dépote.

Mathias Moritz ne lésine pas sur les décors qui sont gigantesques, ni sur le dispositif technique particulièrement lourd. Quant à la lumière, elle oscille entre la pénombre et la foudre. Pas de demi-mesure, ni dans ce qui est donné à voir, ni dans ce qui est donné à entendre. On ne s'appelle pas « Howl Factory » par hasard.

Débauche de moyens, inventivité et humour

Cette débauche de moyens, l'inventivité et l'humour de la mise en

scène, l'engagement total des acteurs – on peut saluer en particulier la performance des deux principaux protagonistes, Antoine Descanville et Claire Rappin – font de *Bovary* un spectacle extrêmement vivant et sa longueur, quatre heures avec entracte, ne pèse pas.

Reste que le traitement souvent burlesque, brut de décoffrage, volontairement excessif, rend plus difficile l'accès à l'émotion. Et que le côté foutraque de la pièce peut faire perdre le fil du récit.

Le public lycéen présent à la première, mardi soir, a été saisi par

Bovary, retrouvant dans le traitement théâtral de la Dinoponera des codes et un univers qui lui sont proches. La lecture de *Madame Bovary* est une tout autre expérience, qui leur sera du coup, facilitée.

Une petite minorité de spectateurs a déserté la salle après l'entracte. Ne retrouvant pas, probablement, dans cette lecture personnelle et contemporaine de l'œuvre, la subtilité de Flaubert dans sa critique aiguisée d'une société étriquée, cruelle pour les esprits épris de liberté et de grands sentiments.

grand angle

STRASBOURG

En découdre avec Bovary



Bovary, pièce de province.
(PHOTO DAVID BETZINGER)

AU THÉÂTRE de la dépense de la compagnie strasbourgeoise Dinoponera/Howl, Mathias Moritz, le metteur en scène, brûle tout par les deux bouts, ses fabuleux acteurs et les spectateurs. À l'assaut, cette fois, d'*Emma Bovary*, il adapte le monument littéraire de Gustave Flaubert dans une version épique, une tragicomédie musicale fiévreuse et tonitruante qui éblouit d'un éclair de clarté un bordel monstre. Entre ellipses et grande fidélité au texte, la Bovary incarnée par la Dinoponera repose sur

l'intertextualité même flaubertienne, l'hybridation de systèmes symboliques. Qui se manifeste par un sous-texte contemporain, interprétation érotique du récit d'*Emma Bovary* armée de brutalité et de crudité. Comme Flaubert, Mathias Moritz mélange à merveille le burlesque et le tragique, le tendre et le salace, l'ironique et le pathétique. Et dans un grand mix, sonorise des airs d'opéra avec des tubes de Queens et autres variétés. Pour faire réentendre l'artiste qu'a pu être Flaubert à l'époque et réaffirmer, encore et encore, la nécessité de la naïveté face au cynisme démissionnaire. ■

VEP.

► Les 11, 12 et 13 décembre à 19h30, au théâtre de HautePierre. Durée: 3h20, avec entracte. Dans la saison du Maillon. @ www.maillon.eu
Écouter l'entretien avec Mathias Moritz sur dna.fr, rubrique dossiers, enregistrements audio.



ANTIKLIMA(X)
CRÉATION 2012

Le Monde.fr, 18 Mai 2012

« *Antiklima(x)* , pièce écrite par Werner Schwab, est revisitée avec talent par l'imaginaire décapant de Mathias Moritz. Les deux artistes se collent à la peau et jouent, comme des enfants malades, à conjuguer leurs esthétiques de la difformité pour violenter au mieux le public. Outrages sur outrages, les comédiens nous bousculent au plus profond de notre sensibilité.

Dans le rôle de la jeune Mariedl, Marie Bruckman est remarquable. Au carrefour de toutes les haines, elle excelle dans la puissance morbide de sa révolte. L'esthétique punk habite chacun des personnages : ils ont renoncé à tout, seule la défonce perdure. Le père a trouvé son exutoire du côté de la colère inconditionnelle, le frère dans l'obsession de la consommation sexuelle, la mère, elle, plane à cent mille lieux. Et au centre, s'agite la Mariedl, dont le visage respire d'une naïveté qui contredit ses paroles empreintes de mort.

La langue de Schwab est unique tant dans son aspect percutant que dans sa résonance. Moritz l'explique en ces termes : « Les personnages parlent une langue personnelle. Elle est déformée comme un corps cassé par le travail. C'est une langue brute, avec ses cicatrices et ses douleurs ».

L'univers qui se déploie sous nos yeux est celui du désespoir lyrique, de la jouissance dans la souffrance, de la taquinerie des choses qui fâchent. La violence est exploitée tant sur les plans sonore et visuel qu'en matière intellectuelle. On nous balance des décibels à profusion, des infrabasses qui nous font vibrer sur nos sièges, des cris, doublés par des éclairages contrastés et des alternances de pleine lumière et de noir total. Côté jeu, tous les tabous sont convoqués, la Mariedl défèque sur scène et étale par terre sa production ; le frère passe le spectacle son fier appendice à l'air, se le tripote, finit par se l'arracher et le dévorer avidement; le père viole sa fille à coups de couteau ; les personnages ne cessent de cracher du sang et de s'en repaître. Dans ce spectacle, une seule et même dynamique : ça entre, ça sort. On mange, trop et trop vite ; on parle, trop et trop vite ; on postillonne, on crache, on vomit ; on se prend par devant, par derrière ; on saigne et on resaigne encore. Faut que ça coule.

L'indécence est telle que, plutôt que de nous dégoûter, elle nous fait goûter à de nouvelles saveurs. Mourir en souffrant et souffrir pour aller au-delà de son animalité. Mourir pour décider du sort qui sera le nôtre. Mourir pour vivre si ce n'est mieux, autrement. »

Famille, je vous hais

Auteur : Thomas Flagel

Date : 10 mai 2012



À mi-chemin de sa “Trilogie sous (X)”, le metteur en scène strasbourgeois [Mathias Moritz](#) s’attaque à [Werner Schwab](#) en créant [Antiklima \(X\)](#) au [Maillon](#). Un huis clos cruel dans lequel la dégénérescence des mots accompagne le grotesque des mécanismes sociaux et des monstruosité familiales. Entretien.

Qu’en est-il de la “Trilogie sous (X)”, débutée par *Chalumeau (X)*[1. Lire [ici](#) notre article sur le festival Premiers Actes 2011, *Poly* n°141] pendant le festival Premiers Actes en 2011 ?

La trilogie n’existe plus. Elle est en stand-by. Je devais partir de *Chalumeau(x)* pour arriver jusqu’à Marivaux en passant par Schwab... mais c’est plus compliqué que ça en a l’air. Je voulais faire un atelier amateur en parallèle d’*Antiklima (X)*, en juin, mais ce serait trop de travail.

Exit le Marivaux mais détachez-vous totalement *Antiklima (X)* de *Chalumeau (X)* ?

Non mais ça pose des problèmes. Avec *Antiklima (X)*, j’en suis à des inserts au texte de Schwab, ce qui me pose problème. Quand on voit le *Hamlet* de Vincent Macaigne[2. [Au moins j’aurai laissé un beau cadavre](#), créé au festival d’Avignon 2011 par Vincent Macaigne. Lire notre critique, [ici](#) , parue dans *Poly* n°145], on comprend bien, quand il parle de Renault R5 chouf que ce n’est pas Shakespeare qui parle. Il peut insérer du Sarah Kane où il veut, ça colle au propos. Avec Schwab, dès que je fais un rajout, personne ne le connaît vraiment donc tout le monde va penser que c’est de lui. Mon projet est de défendre ce texte mal vu et mal considéré mais si je

m’amuse à en rajouter, je vais refroidir les gens. Ceux qui ont vu *Chalumeau (X)* retrouveront quasiment les mêmes acteurs. Nous sommes la troupe la plus institutionnelle de la région : *Liberté à Brême*, *Chalumeau (X)* et *Antiklima (X)* sont exactement construits de la même façon dramaturgiquement avec l’installation du public, un prologue, Acte 1, 2 et 3 puis un épilogue. C’est comme cela qu’on t’apprend à faire une rédaction quand tu es en 5^e.

Ironie mise à part, vous jouez de cette construction scolaire pour mieux éclater les pièces passées dans ce moule...

J’essaie ! Avoir un carcan facile à comprendre par tous éclaire les comédiens, le public et même le metteur en scène. Tout le monde est rassuré. J’ai écrit certaines choses de *Chalumeau (X)* pour les comédiens, d’autres en pensant à eux et à l’endroit où ils se situent pour la suite.

Dans *Antiklima (X)*, trouver l’équilibre entre les comédiens, les personnages et notre mythologie de troupe est plus long et compliqué car la langue est complexe. Si on avait monté *Chaise* d’Edward Bond, nous serions déjà aux derniers filages ! La nouvelle traduction validée par L’Arche, ne me satisfait pas, du coup je travaille avec le traducteur sur certains passages au profit du plateau et de l’acteur.



Chalumeau (X) © Dinoponera / Howl Factory

Qu’ajoutez-vous à la langue de Schwab, très directe, abrupte mais poétique ?

Je monte la dernière pièce de Schwab, un texte inachevé. Dernière aussi parce qu’il avait décidé de se consacrer à sa peinture de boyaux. On appelle alors sa langue le “schwabisch”. Elle est particulière, issue de l’argot populaire viennois mélangé à la langue traditionnelle. Les gens acceptent cela car ils ont compris son projet de langue. En France, la première scène de la traduction de L’Arche est incompréhensible. Le personnage principal s’enquille trois monologues.

Comment attaquer une pièce comme cela ? L'Arche a tenté de franciser la langue alors que nous essayons de la germaniser. Pour que les gens comprennent ce que fout ce personnage sur le plateau je casse son projet car je ne peux proposer ce qu'il s'autorisait, en 1993, après vingt pièces en Autriche. Je m'oblige à éclairer, à faire du didactisme.

Concrètement, vous cassez le rythme et contextualisez les scènes ?

Je prends mon temps. Schwab écrit sans virgules. Je reprends le texte en appliquant un système à la Thomas Bernhard, enlevant toute ponctuation en allant à la ligne à chaque fois. Comme le font Rodrigo Garcia et bien d'autres aujourd'hui. La première phrase, « *Quand la réalité a un jour sang qui n'a pas bien coulé* », devient « *Quand la réalité a un jour sans. Sang qui n'a pas bien coulé.* » On donne à entendre le double sens sans/sang qui rend possible sa compréhension.

Idem pour le rapport fécal : « *Il n'y pas de trace humaine rouge il n'y a pas de trace humaine brune* » évoque le sang et la merde, mais aussi pour l'Autriche de l'époque une lecture politique : le communisme et les chemises brunes. Dans la mise en scène, il me faut passer par une ouverture des paumes de la main et l'envoi d'Hitler en bande son... Du didactisme noyé dans un ensemble pour saisir la portée de ce qui est dit ! Quand j'ai charcuté Fassbinder, j'espérais bien que s'il avait été dans la salle, nous serions allés au bordel ensemble boire du champagne en prenant de la coke.

***Antiklimax* n'est pas la plus connue des pièces de Werner Schwab. Pourquoi celle-là et pas *Les Présidentes*, par exemple ?**

La France est pauvre en pièce de Schwab. Son rapport à la langue m'intéresse dans la mythologie personnelle de notre troupe : comme pour Louis-Ferdinand Céline et Pierre Guyotat, où il se passe quelque chose. *Antiklimax* a toujours été un flop de ce côté ci du Rhin, créant le scandale et l'incompréhension. Il est rigolo que vous parliez des *Présidentes* car dans mes ajouts de textes, la petite Marie fait un monologue dans lequel j'ai rajouté des « *j'aurai aimé être Nina Hagen* » mais aussi « *J'aurai aimé être une des Présidentes de Schwab* ». C'est très important parce que la commande passée à Schwab pour *Antiklimax* était de raconter la jeunesse de la Marie de 70 ans des *Présidentes*. Ce n'est pas notre projet mais ça reste un fantasme : mon personnage aimerait réussir à y aller mais ne peut pas car le parcours que je lui dresse prend une autre direction. Schwab est un pilier de l'histoire du théâtre qui est pour l'instant galvaudé parce que mal joué, mal représenté et mal diffusé. Dans les années 1990, Schwab et Sarah Kane ne se sont jamais rencontrés mais ont pourtant fondamentalement le même projet. Une histoire du théâtre a eu lieu à cet endroit-là. Leur mouvement n'a pas été créé, ils l'ont fait dans leur coin. Cette tranche est importante pour continuer à avancer...



Photo de la Dinoponera / Howl Factory

Ce huis clos dans lequel la famille est puante et la société sclérosée ressemble au théâtre qui vous anime...

Si j'avais le choix de tout refaire aujourd'hui et de monter ce que je veux au Maillon au mois de mai, je répondrai sûrement *Coriolan* de Shakespeare. C'est mon rapport politique aux choses que de montrer cette pièce-là au lendemain des élections présidentielles. Mais je ne l'avais pas prévu.

Schwab est loin d'être sans portée politique dans le rapport individu / groupe qu'il décrit...

C'est une escalade vers quelque chose, comme la *Comédie humaine* de Balzac, il fait le tour de France. Fassbinder fait pareil avec diverses villes d'Allemagne. J'ai monté Thomas Bernhard, suis tombé dans Fassbinder et ai chuté dans Schwab. C'est mon projet germanique de mouvement. Il démontre que dans la société viennoise de son époque, il y a déjà toute la saleté du monde. Mais son projet est hyper heureux. Pour moi c'est le théâtre de l'exorcisme. Dans ce film, le personnage du prêtre est en perte de foi. Pour combattre le diable, il lui faut croire au démon afin de concevoir le bien de Dieu. Le théâtre de Schwab repose sur la même idée : pour concevoir le bien et l'espoir dans ses pièces, il faut aller au plus profond du sale, mettre la loupe sur ce qu'il y a de plus dégueulasse au monde pour entrevoir quelque chose de beau.

Dans *Antiklima (X)*, le pire c'est l'inceste, la rébellion, le meurtre ?

Nous ramons sur certains effets spéciaux : le père fixe un gode-couteau, référence à *Se7en* et viole sa fille. Impossible au théâtre même si plus c'est glauque, plus c'est ridicule. Et plus c'est ridicule plus ça appelle le cynisme. Soit les gens rigolent soit ils sont choqués, c'est le problème... Au début des lectures je demandais à un comédien de rentrer de manière impromptue dans les scènes, disant bonjour comme un voisin passant à l'improviste. Quant au meurtre, il est suggéré

dans le texte. Moi, je l'annonce clairement. Le personnage du père parle énormément au début, avec des tirades interminables. Puis moins et enfin disparaît. Dans le dernier monologue, le frère dit qu'on le retrouvera déchiqueté. Mais personne ne sait vraiment à ce stade du spectacle. J'ai pris le parti pris de déplacer les scènes pour être radicalement clair. Je montre que la fille va les tuer, elle a la zappette de tout le spectacle.

Dans quel espace situez-vous la pièce ?

Pour moi, c'est au théâtre. Pas dans la vie. On joue sur un plancher surélevé qui s'ouvre, un canapé, des brindilles et un palmier en plastic... On fait du théâtre et on surenchérit dans cette idée là. À la *Truman show*... Il est délicat de placer la pièce dans une société particulière. D'autant qu'il faut se rappeler que lorsqu'il écrit la pièce, l'Autriche avait déjà perdu son Triple A depuis longtemps. Nous pourrions donc être, en France, au début du prologue de ce que les Autrichiens vivaient à l'époque. D'où le poids historique.



Photo de la Dinoponera / Howl Factory

Le côté obscène, cruel et ultra drôle de Schwab, c'est une matière qui vous plait ?

Le rapport didascalique est pas si simple dans les traductions, notamment française. En Autriche, le titre prend un "k" mais en français, ils l'ont traduit avec un "c". Pourtant Schwab fait référence à l'Antiquité, il aurait donc fallu mettre "qu" en choisissant de faire ça. Or c'est une grosse piste. Ses didascalies font référence à Racine pour qui « l'espace sanglant = la tragédie ». Donc toutes ses didascalies appellent la tragédie. Schwab rejoue l'*Orestie* où les problèmes sont issus de la famille dans laquelle tout dégénère, allant d'assassinats en assassinats. Marie est une sorte d'Iphigénie sacrifiée. Débarrassons-nous de ce poison qui va nous nuire et nous empêcher d'avancer. À part que là c'est plutôt débarrassons-nous de ce poison car il va nous interdire de

stagner. Le problème c'est la langue. Après la confrontation à l'état, elle en dévoile trop, met en danger la famille cloîtrée dans son petit monde. On va les punir à cause d'elle, il faut la faire disparaître sous peine de devoir retourner dans une société qu'ils rejettent. Marie ne s'en rend pas compte puisqu'elle n'est jamais sorti de son pallier. Elle fait partie de ces personnages isolés qui ne connaissent que leur vie.

Vous découpez la pièce en cinq parties : enfance, comédie, pouvoir, crash et rendez-vous. C'est un découpage de travail ou plus ?

Les termes vont se modifier. Cela clarifie une langue complexe. La première partie introduit, la seconde présente la mère, le père, une fête et des voisins qui se plaignent pour former une comédie burlesque. Le retour à l'État et au pouvoir est assez clair. Les membres de la bonne société ont un langage noble. Le médecin, le policier et le prêtre parlent sans ponctuation mais le langage de la famille n'est que l'argot de ces personnages qui emploient une langue bien plus châtiée.

La violence sociale apportée par ces trois personnages, c'est une dimension critique qui fait sens aujourd'hui ?



Photo de la Dinoponera / Howl Factory

Cette partie me pose problème. Ces personnages sont les archétypes du théâtre. Ils collent au milieu et au pouvoir. Avec ce bon curé et ce bon flic, on a l'impression d'être chez Guignol. Avec les costumes, on ne peut pas se permettre de faire du Georges Lucas futuriste comme dans *THX 1138* car ça contextualise toute la pièce. Si au début, le flic ressemble à *Braquo* avec un blouson de cuir, c'est la BAC d'aujourd'hui, du côté de Lucas, tu tombes dans un futurisme fort... Je n'ai pas encore choisi. Si je m'intéresse au médecin, il y a des phrases identiques à celui de *Woyzeck*. En pompant, Schwab te lances un challenge théâtral. Car ce n'est pas celui de Büchner ! Dans la traduction du texte, le frère de Marie se masturbe tout le temps. Or l'Allemand est moins clair, il dit "masturbe" alors que dans la scène avec le prêtre, il "se masturbe". La différence est primordiale. Dans son huis clos, il peut branler ce qu'il veut devant ses livres pornos. Il n'a pas accès à sa sexualité. C'est uniquement au moment où il va se retrouver en société, devant faire croire qu'il est propre, qu'il va découvrir sa sexualité avec le médecin, s'astiquant avec lui devant le corps de Marie. Il y a une découverte. Le flic est au contraire en échec puisque toutes leurs merdes se répandent jusqu'au trottoir et le flic est garant de l'espace public, de l'ordre. Il échoue en montant chez eux et vit une déchéance complète au contact de ces gens-là. La petite Marie dans cette scène, se lève et récite *Le bateau ivre* de Rimbaud, de but en blanc. Il y a un côté mystico-génial chez elle car il est censé les matraquer et reste bouche bée devant cette gamine. D'un côté le rapport à la langue et à l'extase, de l'autre la purulence de son cul. Il est soufflé par ce qui est dit et va s'engouffrer dans quelque chose de dégueulasse. Il est foutu...

Finalement la pièce ne parle que de violence sociale, de dégénérescence des relations humaines...

Dans le rapport social, si tu prends le père, il parle des feux rouges qui passent au vert. Le communisme d'avant essayant de rentrer et les Verts arrivants en Autriche au moment où est écrite la pièce. Il te raconte des tentatives de société. Il essaie de se mélanger dans les cafés mais rien ne marche. Il est bloqué, ne veut plus les voir. Le frère s'énervé car il rejette ce monde, ne sort pas. J'ajoute du *4:48 psychose* de Sarah Kane qui dit « *j'ai gazé les Kurdes...* » Cela apporte la conscience de l'extérieur que ce personnage n'a pas. Là il sait ce qui s'est passé. Je sais que je suis pire que ce que j'ai vu. Donc je ne sors pas sinon je serai obligé de tous les buter, comme dans *Chalumeau (X)*. La mère a des souvenirs de bonnes manières, c'est la seule qui invoque Dieu. Cette fausse petite bourgeoise de faubourg a été placée là, s'est laissée engrossée et demeure coincée. Elle est aussi méchante que Lady Macbeth. Son projet est de dévorer sa fille, elle veut la façonner à son image mais ça ne marche pas du tout.

« La poésie est le corps humain qui prend soin de la douleur des autres hommes, » écrivez-vous. Pourtant, je doute que vous y croyiez...

Vous décelez un ajout de *Coriolan* de Shakespeare. C'est une blague que personne ne comprend. Je n'y crois pas non. Dans le rapport poétique, je suis plus près de Castellucci qui a dit un jour dans une interview, chose qu'il nierait sûrement aujourd'hui : « *La poésie a le rôle de l'idiotie au théâtre.* » Je suis d'accord avec ça, tout rapport poétique est voué à l'échec au théâtre, tu ne peux faire croire en la poésie, à moins de s'appeler Claude Régy et encore, personne ne l'aime mais tout le monde le supporte parce que c'est lui. Tu peux être transcendé mais personne n'aime ça, sauf à certains moments de sa vie où l'on sera touché jusqu'aux larmes. Mais c'est impossible de produire cela sur une salle pleine ! Le rapport à l'intime est la chose la plus difficile à construire et à trouver sur scène.

À Strasbourg, au Théâtre de Hautepierre, du 15 au 18 mai

www.le-maillon.com

www.dinoponera.com



LIBERTÉ À BRÈME
CRÉATION 2010

Braunschweiger Zeitung, 26 février 2011

«Avec la précision rigoureuse d'un aqua fortiste, Mathias Moritz parvient à produire des vues expressives et stylisées qui lui permettent d'articuler, dans l'atmosphère formelle et raffinée de sa mise en scène, les univers de l'auteur et de son oeuvre. Tonnerres d'applaudissements.»

Deutschlandradio, 26 février 2011

«Pour moi *Liberté à Brême*, la pièce de Fassbinder jouée par la compagnie française de la Dinoponera / Howl Factory fut une révélation. Lorsque Mathias Moritz - un autodidacte de 27 ans - représente l'histoire de Geesche, empoisonneuse en activité vers 1814, sa mise en scène brille autant par sa rigueur formelle que par la puissance visuelle de son impact. Le riche propos de Fassbinder se projette dans une chrysalide de glace où se découpent de magnifiques instantanés, le discours est transmué en sculptures de haine, de douleur et d'amertume. L'époux Miltenberger jette dans la nuit des bribes de hurlements autoritaires et Geesche les recolle en trotinant comme un être servilement abruti en marionnette. Comme une armada, la virilité prétentieuse des hommes acule Geesche et la coule dans ses tourments. Ces humiliations se répandront dans le poison, leur seule issue. Dans le rôle de la tueuse Marie Bruckmann est remarquable. Tout son jeu respire le langage poignant du deuil et de la révolte - et puis se jette soudain, dans l'économie de rares moments, dans les braises ardentes de la sensualité et dans le feu naissant de la joie de vivre. De fait, un grand metteur en scène va nous éclore.»

Le Monde, 30 juin 2010

«Le Théâtre 13 propose un électrochoc avec la subversive *Liberté à Brême* de Fassbinder. Audacieux, Mathias Moritz donne à cette «tragédie bourgeoise» des airs de fin du monde, dont le violent amoralisme fait tristement écho à la désillusion des années 1970, sans doute aussi à quelque chose de plus universel, qui nous tient aujourd'hui. Le théâtre est peut-être le seul espoir de cette apocalypse. «Je ne poses pas de bombes, j'écris des pièces». En tout cas le spectateur est contaminé par l'ambiance. La splendeur hallucinatoire de l'univers de Fassbinder a agi. Magnifiquement.»

Insolence locale

Auteur : Thomas Flagel

Date : 20 juin 2011



Alors que le festival Premières porté par Le Maillon et le Théâtre national de Strasbourg a fait les frais de la politique culturelle actuelle, [Premiers Actes](#) poursuit, bon an mal an, sur sa lancée avec une 4e édition dédiée au jeune théâtre européen.

Les années se suivent et se ressemblent en Haute-Alsace. Le festival Premiers Actes, porté à bout de bras par une équipe de bénévoles sous la direction de Thibaut Wenger, navigue toujours à vue. Après les coupes budgétaires importantes ayant mis en péril l'édition 2010, voilà qu'elle fait face à une absence, totale et dommageable, de visibilité concernant les subventions de cette quatrième édition à venir. Département et Région n'ont, à l'heure où ces lignes sont écrites, donné aucune réponse quant aux montants alloués (ou pas) pour les aides auxquelles Premiers Actes prétend. « *De ces aides dépendent d'autres, européennes, comme Leader+ qui s'aligne à hauteur de 55 % de ce qui est attribué par les Collectivités*[1. Programme européen d'aide au développement destiné aux zones rurales – www.una-leader.org] », confie le directeur. « *Nous devons donc programmer à l'aveugle !* » Pas de quoi décourager le jeune metteur en scène alsacien qui en a vu d'autres. Après l'avortement de la reconversion des anciennes Manufactures de Wesserling en studio de création artistique, c'est du côté de la friche mulhousienne DMC qu'ils pourraient rapidement rebondir. Thibaut s'y verrait bien diriger un laboratoire théâtral dans le Bâtiment 75, accompagné d'une dizaine de comédiens, à l'horizon 2013. « *Mulhouse manque de permanences artistiques* », explique-t-il, inspiré par les [laboratoires d'Aubervilliers](#) de Gwénaél Morin et son

Théâtre Permanent dont il aimerait « *reprendre les bases : répéter tous les jours, jouer tous les soirs et transmettre en continu* ».

Performances underground

En attendant, la friche accueillera des performances, les 10 et 11 septembre. « *Surtout pas plastiques, ces formes théâtrales par excellence* » donnent toute leur place aux mots dans des configurations ouvertes, souvent borderline et inclassables comme *Mirabella*. Mali Arun présente le début de son documentaire sur les Roms de Saint-Denis dont la projection s'arrête lorsqu'elle nous raconte le dérapage de sa relation avec Marcel, son fixeur[2. Personnes employées par les journalistes pour les guider dans des zones de guerre et d'autres où ils n'ont pas de connexions]. Tombé amoureux, il lui construit une maison alors qu'elle utilise ses sentiments à des fins professionnelles. Les rapports se troublent un peu plus lorsque Mali succombe à la tentation et entretient une relation avec lui, plus ambiguë que jamais...

Howl Factory

Fidèle du festival, [Mathias Moritz](#) crée, suite à une résidence à l'Agence culturelle d'Alsace, le premier volet d'un triptyque : *Chalumeau(x)*. Parti dans l'idée de monter *Le 20 novembre* de Lars Norén (tiré du journal de Sebastian Bosse qui ouvrit le feu dans son ancien lycée, en 2006, en Allemagne), le metteur en scène préfère s'en éloigner, pour se « *détacher du poids de l'héritage nazi* ». Il tombe alors sur les journaux intimes des assassins de Columbine, y « *pioche la brutalité d'Éric, nourrit à un cocktail Doom - Nine Inch Nails, et le côté romantique de Dylan* » pour composer des listes de mots sur l'amour, les armes, le conformisme, la musique qui sont autant de thèmes pour une écriture fragmentée qu'il mêlera à la sienne dans la pièce. Mathias ajoute une dose de mythologie – Ajax croyant assassiner Ulysse et Agamemnon avant de découvrir qu'on s'est joué de lui et de se suicider – et de cinéma (*Elephant* de Gus Van Sant, *Ken Park* de Larry Clark) dans une mise en abîme de nos sociétés violentes. Sur scène, l'hyperréalisme formel se doublera de flashbacks dans lesquels un personnage interprétera des figures historiques comme Benjamin Franklin, nourrissant leur colère face au système. « *Les tueurs de Columbine sont les victimes de leurs propres colères et frustrations* », analyse Mathias. « *Il importe de comprendre les massacres produits là où la civilisation pense assurer sa vie (la famille), ses biens (la banque) et ses savoirs (l'école).* »

Sur la grand-route

Autre aventure, celle d'une dizaine d'élèves du groupe 39 (comédiens, metteur en scène et scénographes), tout juste sortis du [Théâtre national de Strasbourg](#), réunis dans le collectif [Notre Cairn](#) fondé à la fin de leur première année à l'École. Dans l'esprit du théâtre populaire itinérant de leurs aînés – les "Cadets" allant à la rencontre du public dans les années 1950 –, voilà qu'ils montent *Sur la grand-route* de Tchekhov dans une... péniche, jouant au fil du Rhin, tout l'été. Cette courte pièce – qui pourrait n'être qu'un songe – se tient dans une taverne bordant un chemin de pèlerinage, une nuit d'orage. Toute frontière entre spectateurs et comédiens abolie, nous voilà au milieu d'un noble déchu ayant sombré dans l'alcool depuis le départ de l'amour de sa vie, de vagabonds et brigands arborant parfois une hache, mais aussi de pèlerins de passage troublés par un énergomène quémendant une vodka qu'il ne pourra payer qu'en échangeant son seul bien : un médaillon. Et dans ce conte sombre, lorsque la belle viendra s'abriter de la pluie, tout s'emballera... comme toujours.

CONTACTS

DINOPONERA / HOWL FACTORY
23, Rue de Molsheim
67000 STRASBOURG

Laure WOELFLI
06 25 44 02 03
production@dinoponera.com

Mathias MORITZ
06 85 86 39 33
mathias@dinoponera.com

WWW.DINOPONERA.COM